

Jamel Debbouze : « Être heureux, ça se bosse »

Jamel Debbouze sort son premier film d'animation, Pourquoi j'ai pas mangé mon père ? On y découvre l'univers des Simiens, un peuple mi-singe mi-humain. Rencontre avec l'humoriste, éternel optimiste.

Un film d'animation au budget de 40 millions d'euros, c'est lourd, pour un premier film...

Ce n'est pas moi qui ai choisi ce film, c'est ce film qui m'a choisi. Un conte de Roy Lewis sur le thème du « vivre ensemble ». Je devais faire une voix. J'ai essayé les dialogues, j'ai touché au scénario, on m'a laissé faire et un jour on m'a demandé de prendre la mise en scène. Quant au budget, je n'ai jamais su.

Vous y êtes allé avec du culot...

Comme tout le reste. Faire de l'impro théâtrale, c'est gonflé. Monter sur scène, c'est gonflé. Sortir de Trappes, c'est gonflé. Si je m'arrête à ça, je ne fais rien.

Jouer un singe à quatre pattes pour des images en motion capture, c'est peu flatteur...

Quand vous demandez à un comédien français de se mettre à quatre pattes, il n'y a plus personne. Parce qu'il y a quelque chose d'humiliant ou de fatiguant. On a demandé à de grands comédiens de renom de passer des tests. Personne !

Pourquoi des singes asexués ?

Mon public, ce sont les enfants. C'est à eux que je m'adresse en premier lieu. Ils sont le meilleur vecteur pour faire passer l'humour, les idées, pour changer le monde. Sexués ou pas, je vous jure que je ne me suis pas posé la question. J'ai le même âge mental qu'eux. Je me suis beaucoup inspiré des cours de récréation.

Sur le plateau, vous êtes autoritaire ?

Je m'en fous du pouvoir. Quand on est le boss, on ne s'amuse plus avec les autres. Ils ne veulent plus jouer avec vous : quand tu arrives, ça s'arrête. Je déteste ça. Alors j'essaie d'être conscient de la place que j'occupe, mais sans créer de distance entre moi et mes camarades de jeu.

Là, vous portez un sweat barré du mot Happy. Heureux. Tout un symbole ?

D'une certaine manière, oui. Je suis heureux, j'aime bien la vie. Mais ça se travaille d'être heureux, ça se bosse. Quand je me réveille le matin, j'ai envie d'être bien. Parfois je n'y arrive pas, je suis comme tout le monde, j'ai toutes sortes de problèmes. Ma vie n'est pas angélique, mais je m'efforce d'apprécier la vie, juste parce que je suis en vie.

Le titre du film parle de votre père, mais vous évoquez plus souvent votre mère.

Mon père était assez discret, il passait le balai dans le métro, de nuit. Je n'ai malheureusement pas beaucoup échangé avec lui. Plus avec ma mère. Mais j'ai un profond respect pour lui. Il a fait le voyage du Maroc jusqu'ici et plein de sacrifices pour nous. Je lui en suis reconnaissant.

Vous dites que la honte a été un moteur puissant. Honte de quoi ?

La honte d'être ce que je suis, petit, banlieusard, pauvre. La honte que vous renvoient les autres. J'avais envie de me sortir de là. J'essayais de me surpasser. Après, elle s'est transformée en un autre moteur, l'amour. L'amour qu'on m'a apporté et que j'ai apporté.

Que vous évoque le mot banlieue ?

La solidarité. Les miséreux entre eux. L'élan, le positif, le groupe, l'optimisme. C'est ça qui caractérise les banlieues, même si ça ne se voit pas. Quand on y est, on rit, comme pour dédramatiser, pour survivre. Je garde de la banlieue des choses très positives. J'y retourne très souvent. Je resterai banlieusard toute ma vie. À cet endroit, il y a une force qu'on ne trouve pas ailleurs, due à la misère et à l'exclusion.

Le futur vous rend optimiste ?

Franchement, on n'aurait pas fait deux enfants avec ma femme Mélissa si on n'était pas convaincus de pouvoir les rendre heureux jusqu'à la fin. On est plein d'espoir. On est en France, un pays extraordinaire pour plein de raisons. Un pays riche, avec plein de possibilités. Je crois en la France.

Vous auriez pu mal tourner ?

Oui bien sûr. J'ai été protégé par des gens qui ne m'ont pas jugé. J'aurais pu mal tourner parce que ma famille était dans le besoin. Et comme tous mes potes, j'aurais aidé ma famille en allant à la facilité. Mais sur ce chemin-là, des gens m'ont dit : « Arrête. Tu n'as pas besoin de voler pour te nourrir. Même si tes parents n'ont pas les moyens. » J'ai beaucoup de respect pour ceux qui m'ont empêché de mal tourner.

Ouest-France - 4 Avril 2015